

raison directe de cette fumure.

Nous ne saurions donc trop engager les habitants des campagnes à cultiver la luzerne sur la plus grande échelle possible; car, sous tous les rapports, cette plante est excessivement précieuse.

M. Auguste Dupuis, du Village des Aulnais, nous a montré un magnifique terrain qu'il a consacré à la culture de la luzerne. Il est tellement satisfait de la belle apparence de sa luzerne qu'il se propose d'en cultiver sur une plus grande échelle, l'an prochain.

M. Dupuis cultive aussi le blé d'inde comme fourrage, et il nous dit qu'il en retire d'immenses avantages pour la nourriture de ses animaux, principalement pour les vaches laitières.

### La célérité des travaux de culture

Puisqu'un animal attelé à un instrument ou à une machine convenable expédie dans un même temps beaucoup plus de travail qu'un homme, et que son travail devient proportionnellement moins dispendieux, il paraît tout simple, dès que les travaux deviennent plus importants et l'étendue de la surface qu'on veut exploiter plus considérable, de faire exécuter ceux-ci par des bêtes d'attelage; c'est ce qu'on fait de temps immémorial pour les labours et les charrois, et c'est d'après le même principe que nous voyons, dans les pays où l'agriculture fait des progrès, les hoes, les binettes, les fourches et les râteliers ordinaires, etc., outils qui, dans la main de l'homme ne font qu'un travail lent et pénible, être remplacés par la houe à cheval, les sarcelles, les charrois à butter, les appareils pour fumer, etc., instruments qui, conduits par un animal, expédient bien plus vite la besogne.

Mais cette célérité si précieuse dans les travaux d'agriculture ne doit pas être achetée aux dépens de la perfection des façons, ou par une dépense superflue dans l'emploi de la force motrice; or, ces conditions ne peuvent être remplies qu'en faisant usage d'instruments perfectionnés, qui, à part l'habileté de ceux qui les dirigent et l'aptitude des animaux qui les mettent en mouvement, sont les seuls qui, pour un travail bien fait, consomment la moindre quantité de force et expédient en même temps le plus d'ouvrage.

Ce n'est pas seulement sous le rapport de l'exécution prompte des travaux journaliers d'un établissement que les instruments perfectionnés présentent de l'avantage, c'est aussi très souvent sous celui de l'accomplissement plus entier de la masse des travaux annuels, dont ils permettent la distribution plus égale et plus régulière.

### Petite Chronique

*La variole.* — Les allures actuelles de cette dernière maladie qui il y a quelques mois avait un caractère épidémique auquel nous n'étions pas habitués, méritent de fixer l'attention du public. Les moyens préventifs employés à propos peuvent arrêter l'explosion d'une épidémie; et s'ils ont des chances de réussite, c'est surtout au début, avant que de nombreux malades n'aient infecté de miasmes contagieux les habitations, l'air, les eaux et toute ce qui nous entoure. C'est donc dès les premiers symptômes d'épidémicité qu'il est utile de jeter le cri d'alarme, afin que tous, le public comme les médecins, concourent à étouffer la maladie dans l'œuf.

Dans les années 1870 et 1871 la variole, on s'en souvient, a sévi avec une grande intensité. Pendant le siège de Paris, où se trouvaient réunies au plus haut degré les conditions de gravité et de propagation des maladies contagieuses, la mortalité des varioleux atteignit des chiffres formidables. Peu de contrées de la France échappèrent au fléau, grâce en partie au transport des soldats affectés, à la rentrée des convalescents dans leurs foyers. Il y eut partout de nombreuses victimes.

Puis, comme si l'action de la variole était épuisée, comme si elle avait frappé tous les organismes susceptibles d'être influencés par elle, elle s'est rapidement ralentie en 1872; et en 1873 elle s'est abaissée à Paris au chiffre le plus bas qu'elle ait jamais atteint.

Dans ces deux années, 1872-1873, de rares cas se sont présentés, et bien mieux, leur entrée dans les hôpitaux n'a pas donné

lien à la contagion des malades voisins, n'a pas créé de petits foyers épidémiques. La maladie restait isolée.

Depuis six mois environ en France les choses ne se passent plus ainsi; les malades admis dans les hôpitaux ont souvent communiqué la maladie dans les salles; chaque semaine le bulletin de la mortalité est chargé d'un certain nombre de décès par la variole. En un mot, il est évident que nous ne sommes plus dans des conditions d'immunité suffisantes pour ne pas songer à circonscrire le mal et à nous en préserver.

La variole telle que nous la connaissons, dit le Dr. J. Verliac, ne se développe jamais spontanément, elle est toujours transmise de l'homme malade à l'homme sain. Où réside le poison? Dans l'humour des pustules d'abord; il suffirait que ce liquide se trouvât en contact avec une plaie, une érosion légère de la peau, pour reproduire la maladie. Le fait est mis hors de doute par la pratique de l'inoculation autrefois en usage avant la découverte de la vaccine. Les produits exhalés par la transpiration et la respiration des malades et surtout les débris provenant des pustules desséchées sont le véhicule ordinaire de la transmission. Ces produits qui imprègnent les linges, les tentures, les murailles, conservent très longtemps leur puissance contagieuse, qu'ils peuvent porter au loin, entraînés, mais non détruit par les courants atmosphériques.

De là découle la nécessité de l'isolement des varioleux, non seulement pendant la maladie, mais aussi pendant la convalescence. Les linges qui ont servi au malade doivent être aussitôt lavés; tout dans sa chambre sera soigneusement nettoyé, essuyé. Les lotions et les fumigations phéniquées, paraissant avoir une certaine action contre le virus, pourront compléter l'épuration.

Mais toutes ces précautions et d'autres encore, seraient inefficaces sans la vaccine, qui reste notre plus sérieuse défense contre la variole. L'immunité qu'elle procure n'est pas, il est vrai, absolue; elle ne préserve pas tout le monde et pour toujours, surtout en temps d'épidémie, lorsque la puissance contagieuse est au maximum. Mais combien sont préservés! Et pour ceux qui sont atteints, quelle atténuation dans la gravité de la maladie!

Le vacciné n'a, d'ordinaire qu'une variole modifiée, dont les pustules ne suppurent pas, ne laissent pas de traces, dont la marche est rapide, les symptômes peu dangereux. Même lorsqu'elle est grave, ce qui est exceptionnel, sa maladie a le plus souvent une heureuse terminaison.

La variole elle-même ne confère pas une immunité complète contre les récurrences. On ne doit pas être surpris de ne la point rencontrer dans la vaccine, surtout si l'on ne se soumet pas à son égard au sage précepte de la revaccination reconnue nécessaire par l'expérience des trois quarts de ce siècle. On s'est aperçu, en effet, que la vertu de la vaccine s'épuise ou diminue au bout d'un certain nombre d'années; la revaccination pratiquée tous les huit ou dix ans lui conserve sa puissance prophylactique. C'est surtout au début des épidémies qu'il est nécessaire de recourir à ce moyen pour en tirer tous les avantages merveilleux qu'il prometait à son origine.

*Recettes.* — On lit dans le *Franco-Canadien* d'Iberville:

« La pluie de lundi dernier a fait un bien immense à la végétation; si le temps continue à se comporter aussi favorablement, nous pouvons, sans avoir le don des songes, prédire que l'été 1875 ressemblera à l'un des sept années d'abondance, annoncées autrefois à Pharaon par le fils de Jacob. »

### RECETTES

#### Méthode Ecossaise de conserver les œufs

Les habitants des montagnes d'Ecosse conservent leurs œufs d'une manière aussi simple que facile à employer: ils les plongent pendant une minute ou deux, dans l'eau bouillante, de manière à coaguler une partie du blanc et à former ainsi, dans tout le pourtour de l'œuf, une couche mince qui en protège l'intérieur contre l'accès de l'air. Non seulement cette méthode est beaucoup plus économique que le vernis de Réaumur, mais encore on l'a dit beaucoup plus efficace.